

L'art de la diplomatie

Interview de Victor Allard (Ads 42) par Michel Jadot (Ads 70)

Horizons: Victor, tu as quitté le Collège en 1942, quel fut ton parcours ?

Victor Allard: J'ai commencé les Philo et Lettres à Saint-Louis en 1942, mais la Faculté ayant été fermée par l'occupant dès 43, j'ai dû passer les examens au Jury Central, puis j'ai continué à l'U.C.L. J'ai aussi étudié les sciences économiques à Oxford (47-48) et, de retour à Bruxelles, j'ai présenté le «concours diplomatique»: je suis entré au Ministère des Affaires étrangères, en mars 1950. J'ai successivement été à Oslo, à Copenhague, au Ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, à Paris (OTAN 58-61), puis à Brazzaville et au Liban. Après avoir été adjoint au Chef du protocole et Chargé de Mission (70-72) au Ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, j'ai successivement été ambassadeur de Belgique en République Centrafricaine et au Tchad, à Cuba, en Zambie, au Mozambique, en Iran et en Tunisie (contacts avec l'O.L.P.), jusqu'en 1989. Quand on fait le compte je n'ai plus résidé en Belgique depuis février 1972.

Horizons: Aujourd'hui tu vis au Maroc ; comment cela est-il advenu et pourquoi le Maroc ?

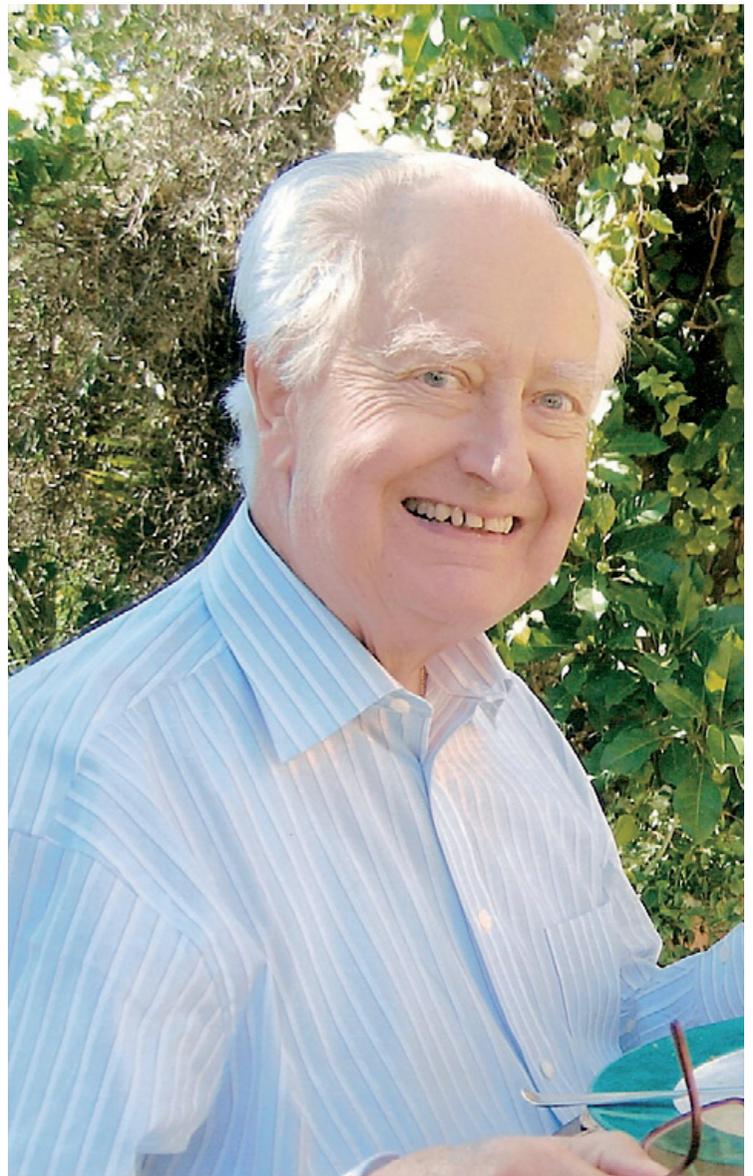
Victor Allard: En 1965, à mon retour d'Afrique, je me suis arrêté à Casablanca où j'ai été fort bien accueilli par le représentant d'une firme belge, architecte du Roi. Les Marocains m'ont paru charmants et le Maroc est un royaume où la famille royale est très respectée. A ma retraite, j'ai voulu m'installer dans l'appartement que je louais à Bruxelles, mais le propriétaire a voulu le reprendre. La maison familiale ayant été vendue depuis longtemps, je n'avais plus d'habitation en Belgique ! Un ami belge de longue date m'a recommandé l'achat d'une propriété, voisine de la sienne au Maroc. Je l'ai acquise et y ai établi ma résidence.

Horizons: Quelles sont les principales séductions que ce pays exerce sur toi ?

Victor Allard: Le climat de Marrakech est en général sec et ensoleillé. Les paysages sont souvent très beaux: chaînes de montagnes, bords de mer avec d'anciennes villes côtières. On ne perçoit aucun racisme ; une partie de la population est teintée par des apports subsahariens. Il y a une très ancienne communauté juive qui ne pose pas de problème. Cependant, de vieux antagonismes subsistent; ils opposent les berbères majoritaires aux Arabes, notamment aux «Fassis» (souvent descendants de juifs expulsés d'Espagne).

Horizons: Quel regard portes-tu aujourd'hui sur cette Belgique que tu as servie pendant tant d'années de carrière diplomatique ?

Victor Allard: La Belgique est pour moi, d'abord, une source de fierté, en raison des nombreuses réalisations belges, mais aussi parce qu'elle est un centre de pouvoir de l'Union Européenne. Les rapports difficiles entre francophones (dits Wallons) et les néerlandophones (dits Flamands) me paraissent empreints de mesquinerie ; tous les Belges devraient parler les langues nationales et se sentir solidaires. Pour ma part, ma première langue a été l'anglais. Ma mère était espagnole et sa mère était américano-



irlandaise. Trois langues étaient ainsi parlées à la maison. J'ai appris le néerlandais au Collège et je l'ai perfectionné aux Pays-Bas. J'estime que la Belgique, fière de son passé, a encore un rôle important à jouer tant dans les pays où elle a eu des relations privilégiées que dans le monde.

Horizons: Quelles sont les différences fondamentales entre le fonctionnement du Maroc et le nôtre ?

Victor Allard: Au Maroc, pays essentiellement musulman, l'Islam règle la vie de l'immense majorité des gens. La société marocaine est axée sur une tradition que peuvent perturber des comportements occidentaux.

Mais, le Maroc doit affronter de graves problèmes :

- l'éducation des masses populaires, qui ne sera résolu que progressivement grâce à la scolarité obligatoire,
 - la promotion de la femme, qui se heurte parfois à une conception ancienne de la tradition,
 - la corruption qui sévit dans l'administration et affecte le pouvoir judiciaire.
- Cependant, le Roi, Commandeur des Croyants, apparaît comme un Sage et est populaire. Les élections législatives sont tenues

régulièrement ; les dirigeants de partis politiques maintiennent des positions modérées et évitent les promesses qu'ils ne pourraient tenir. La société marocaine est fortement marquée par le rang social de la famille et il y a une différence de mentalité entre les habitants de la ville et ceux du «bled».

Les nombreux étrangers de passage ne cherchent en général pas à s'intégrer dans la société marocaine.

Horizons: En quoi l'héritage religieux (l'Islam versus l'héritage chrétien) conditionne-t-il les valeurs et le fonctionnement de la « cité » ? Peut-on parler de rupture voire d'antagonisme des valeurs entre les sphères musulmane et chrétienne ou s'agit-il simplement de différences ? Y a-t-il des points de convergence ?

Victor Allard: La religion musulmane règle la vie de la population. La journée est gouvernée par la «prière» ; le jeûne du Ramadan, qui dure un mois, est observé scrupuleusement. On peut ajouter que la religion a un rôle unificateur des couches sociales.

Enfin, au Maroc, existe la liberté des cultes: catholiques et protestants ont leurs églises et temples. Les juifs ont leurs synagogues. Il y a une minorité juive marocaine peut-être millénaire; le principal conseiller économique du Roi est un juif pratiquant. L'ardeur des Marocains à observer la règle religieuse peut servir d'exemple aux catholiques belges, qui délaissent souvent l'Eglise. Il n'y a pas d'antagonisme des valeurs chrétiennes et musulmanes. Des conversations ont lieu entre membres des Communautés fidèles au même Dieu.

Horizons: Comment as-tu ressenti les événements de la vie politique dans les divers pays où tu as officié ?

Victor Allard: L'Iran est un pays d'un intérêt exceptionnel. Les Iraniens, de souche indo-européenne, héritiers d'une ancienne civilisation (Avicenne, Al-Biruni,...) et souvent formés dans les meilleures universités d'Europe ou des Etats-Unis, sont en général fort accueillants, malgré les avatars de la situation politique.

Un développement économique trop rapide et un modernisme d'importation ont heurté les masses populaires, axées sur les traditions. Les ayatollahs ont stigmatisé le matérialisme grandissant et le dérèglement des moeurs.

La révolution iranienne a été menée par l'extrême gauche (communistes réfugiés à Moscou, socialistes du parti Tudeh interdit, palestiniens chassés de leur pays,...). Les mollahs (Khomeini) ont noyauté le mouvement révolutionnaire dont les excès effrayaient les masses. Le Shah a été poussé à l'exil par les Etats-Unis qui pensaient ainsi mieux maintenir leur influence. Avec l'invasion irakienne s'est reformée une unité nationale entre l'armée régulière, privée de ses chefs et les «gardiens de la révolution».

A mon arrivée à Téhéran, les relations belgo-iraniennes étaient assez mauvaises, (mon prédécesseur avait notamment reçu à dîner des gens du régime, avec sa femme !). J'ai été fort bien reçu et me suis plu à souligner l'ancienneté de la coopération belge : (premier chemin de fer, nombreuses sucreries, organisation des douanes et postes,...).

Avec l'assistance de la Chambre de Commerce, Industrie et Mines d'Iran, j'ai créé la chambre belgo-iranienne de commerce et d'industrie pour faciliter le voyage d'hommes d'affaires iraniens en Belgique et la participation de firmes belges à la Foire commerciale de Téhéran.

Pendant le premier semestre de 1987, la Belgique avait la présidence des Communautés Européennes. J'ai pris l'initiative d'un dialogue non-officiel entre le ministre Leo Tindemans et le ministre iranien des affaires étrangères afin de trouver une solution mettant fin à la guerre avec l'Irak.

En Iran, il y a une relative liberté des cultes. Je me rendais à l'église sans difficulté le dimanche. L'ancienne religion des Sassanides (Zoroastriens – culte du feu – tours de silence) était admise parce que d'origine nationale. Par contre, les Bahais étaient persécutés parce que leur religion, d'appartenance musulmane, était considérée comme une grave hérésie.

Horizons: Et maintenant, où va l'Iran et où en sommes-nous dans nos relations avec ce pays ?

Victor Allard: Les proclamations tumultueuses d'Almadinejab n'ont plus de sens : chien qui aboie ne mord pas ! parce que nul n'a intérêt à la guerre, sauf peut être Israël, si ce pays se croit en réel danger. Les mollahs vont se quereller entre eux ; je crois que les plus modérés (Rafsandjani, Khatimi,...) l'emporteront, surtout en cette période de crise financière et de récession.

De mauvaises qu'elles étaient, les relations belgo-iraniennes étaient devenues très bonnes à Téhéran, notamment grâce à certains facteurs :
- Rafsandjani, président du Majlis (parlement) avait un fils aux études à Mons (Institut Warocqué),



- Lorsque les Irakiens ont employé les gaz contre les Iraniens dans les îles Majnoun et qu'on ignorait comment soigner les blessés. J'ai fait appel au Professeur Hendrickx (université de Gand où il y avait un séminaire, sous les auspices de l'OTAN, sur les armes chimiques et bactériologiques), qui est aussitôt accouru ; j'ai visité avec lui les malades dans des hôpitaux ; on a crié vive la Belgique !». Des blessés ont été accueillis dans des hôpitaux belges et hollandais.

- Enfin, lors de la présidence belge des Communautés européennes, une coopération a été amorcée entre ministres des affaires étrangères des deux pays, pour mettre fin à la guerre avec l'Irak.

Horizons: Et comment as-tu vécu ton séjour à Cuba ?

Victor Allard: Parlant l'espagnol, j'ai trouvé, dès mon arrivée à La Havane, les Cubains sympathiques et pleins de gaîté, malgré les nombreux problèmes qu'ils devaient affronter.

J'avais un grand problème : la libération du mari américain d'une cousine belge, détenu comme prisonnier politique. Il fut libéré après quatorze années de détention ! Alors que je souffrais d'une hépatite, les Cubains m'ont placé dans une clinique réservée aux plus hautes autorités du Parti. C'était l'occasion d'être informé des réalisations de «la Révolution» et d'exprimer mon admiration ; je me plaçais bien ainsi, pour améliorer les conditions de détention de mon cousin et conclure de bonnes affaires. Il s'agissait aussi d'établir des liens amicaux avec la famille de Fidel Castro. J'avais la chance que la fille du consul honoraire de Belgique à Santiago de Cuba (ancien directeur de la firme Baccardi) avait épousé Raul Castro. De plus, Ramon, le frère aîné de Fidel, qui refusait de s'occuper de politique, était devenu un très bon ami.

Mon ambition était aussi d'emporter de gros contrats pour l'industrie belge. Ce fut un succès quand le sucre cubain était vendu à bon prix (1500 métiers à tisser pour Picañol, signalisation des chemins de fer pour ADB, bouteille,....).

Fidel Castro avait fait toutes ses études chez les Jésuites¹. Il n'était pas vraiment anti-religieux, mais le régime cubain, lié au communisme soviétique, pratiquait la persécution, notamment dans les écoles ; les fidèles hésitaient à aller à l'église pour ne pas être fichés. Au 250^{ème} anniversaire de l'université de La Havane, j'ai dû entendre le vice-premier ministre, Carlos Rafaël Rodriguez, parlant au nom du Gouvernement, dire : « donner une éducation religieuse à l'enfant, c'est perdre son âme ! ». Cependant, la persécution religieuse a cessé depuis la visite de Jean-Paul II à Cuba.

La dépendance de l'Union soviétique était énorme. Quand le prix du sucre est tombé très bas, Cuba était entièrement soutenu par l'URSS ; d'après mes calculs,

cette aide coûtait environ 4,5 millions de dollars par jour. A La Havane, j'ai rencontré de nombreux artistes de talent (peintres, sculpteurs,...). J'ai organisé une exposition de leurs œuvres dans les salons de ma résidence, considérant que, sous la dictature, les artistes souffraient plus que d'autres. Des autorités ont apprécié cette propagande cubaine, mais ajoutaient que cela aurait du être la tâche du ministère de la culture !

Le peuple cubain a beaucoup souffert du blocus imposé par les Etats-Unis (les dirigeants du Parti s'en tiraient avec des comptes séparés). Je suis retourné à La Havane en décembre 1999. Les autorités ne m'ont pas laissé voir mes amis cubains bien placés, sous prétexte que la situation politique était trop délicate. A présent, les rapports de Cuba se normalisent avec les pays européens.

Horizons: Et comment t'y es-tu pris pour établir des liens avec les populations si diverses que tu as côtoyées ?

Victor Allard : Je me suis efforcé de me mettre à la place de mes interlocuteurs afin de raisonner comme eux ! Cela pouvait impliquer une modification de la manière de vivre, par exemple participer à des événements de famille ou changer de nourriture pour paraître aimer les mêmes plats ou boissons.

En Afrique subsaharienne, l'élément affectif prédominait : j'allais dans les «cases» m'informer des problèmes (scolarité, naissance, deuils,...). J'acceptais d'être parrain d'un nouveau-né : avec l'aide d'un missionnaire, je prononçais des allocutions en langue vernaculaire,... A Cuba, je me sentais dans la mouvance espagnole. Je donnais des soirées avec chanteurs et musiciens cubains ; des autorités venaient à ma résidence parce qu'elles s'y amusaient. Je me montrais assez admiratif de la «révolution cubaine» (Le Christ n'a-t-il pas été un

très grand révolutionnaire ?) et très opposé à «l'impérialisme soviétique». Mes grands amis étaient les artistes et quelques Cubains haut placés.

En Iran, il me fallait évidemment respecter scrupuleusement le régime; je me rendais à l'évidence qu'il y avait parmi les «mollahs», des modérés et des extrémistes (de droite et de gauche). Il m'a paru être dans l'intérêt de la Belgique comme de l'Europe occidentale de se lier à Rafsandjani, président du Parlement avant de devenir président de la République islamique. Cela s'est avéré positif.

J'ai fréquenté des membres des plus anciennes familles autant que les artistes (peintres, musiciens traditionnels, conservatoire de musique,...). Tout cela a servi tant les relations belgo-iraniennes que mon agrément personnel.

Merci, Victor pour cet intéressant partage de vécu.



.....
1- Voir nos commentaires à ce sujet dans le N° 62, page 20